

ANTIRESSE

Observe • Analyse • Intervient

Kazan, porte de l'Orient

La guerre des pacifistes

**Comédie-Française:
en rire ou en pleurer?**

M. Berset s'éclate

Lire Radiquet



**In memoriam
Daria Douguina
15.12.1992-20.8.2022**

N° 403 | 20.8.2023



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Dans la ville du serpent ailé

KAZAN, FORTERESSE DE LA VOLGA ET PORTE DE L'ORIENT, EST L'UN DES HAUTS LIEUX DE L'EMPIRE RUSSE. C'EST AUSSI UN CREUSET D'ÉNERGIES ARCHAÏQUES QU'ON PEINE À DÉCRIRE PAR LES MOTS. LES IMAGES ET LES MYTHES LE RENDRONT MIEUX.

1

À la hauteur de Kazan, comme en d'autres lieux, la Volga est si vaste et paresseuse qu'elle ressemble à une mer intérieure. Des barrages successifs, érigés à l'ère soviétique, l'ont considérablement élevée et élargie. Qui peut dénombrer les vestiges historiques que ce progrès a engloutis, les cataclysmes écologiques criants ou cachés amenés par la montée des eaux? La première conséquence, en tous les cas, est que les rives écartées sont devenues encore plus lointaines, et les paysages plus démesurés encore.

Utile contrepartie: l'œil moderne comprend peut-être un peu mieux l'humilité de l'homme ancien face à cette grandeur.

2

A l'époque où il conquiert Kazan, le tsar Ivan IV Vassiliévitch avait à peine vingt-deux ans. Il avait conduit sa première expédition, malheureuse, six ans plus tôt, alors qu'il était encore adolescent. Le troisième assaut avait été le bon. Pour y arriver, l'armée russe avait construit une place forte trente kilomètres à l'ouest, sur la presqu'île de Svajsk, masquée

par la haute rive droite de la Volga. Ivan avait compris que ses armées ne pourraient jamais enlever la place forte après des mois de marche épuisante depuis les villes russes. Après un siège de quarante jours, le 2 octobre 1552, Kazan tombait. Les défenseurs furent massacrés comme il se doit, les populations déportées. Quelques familles de l'élite tatare furent converties et intégrées à la noblesse russe et le tsar de Moscou s'adjoignit le titre de khan des Tatars (il postera d'ailleurs même un Tatar sur son propre trône en 1875). Bientôt, Ivan mériterait son surnom de Terrible. Pour le moment, il avait posé au seuil de l'Orient la première pierre de ce qui allait devenir le plus vaste empire du monde. Depuis les origines, les piliers de cet empire reposent sur une cohabitation précautionneuse entre l'orthodoxie et l'islam des steppes.

3

Contrôlant le cours moyen du fleuve-déité, Kazan était l'éperon le plus avancé du monde islamique face à la Moscovie chrétienne — et

la harcelait depuis bientôt un siècle. Ivan IV savait la valeur du joyau, et il y a mis le prix. Entre ici et l'Asie, il n'y avait plus rien pour l'arrêter. La résistance des Tatars durera encore quelques années, mais la prise de Kazan ouvrira la voie à celle du khanat d'Astrakhan dans la basse Volga et du khanat de Sibérie. Les richesses de Kazan avaient donné lieu à des légendes qui persistent aujourd'hui encore. L'opulence de ce portail des routes commerciales vers l'Orient était bien réelle. Au XVIIIe siècle encore, on ne trouvera du thé que dans trois villes de Russie: Saint-Pétersbourg, Moscou et Kazan. Pendant longtemps, les Tatars n'ont pas eu le droit de forger le fer — à cause des armes — ni de construire de mosquées en pierre. Enchantée par l'accueil qu'on lui avait réservé à Kazan, la grande Catherine leva ces précautions. Les Tatars s'empressèrent de bâtir deux mosquées avant que l'impératrice ne change d'avis. Dans la hâte, ils prirent un architecte russe, qui ne connaissait rien de l'art sacré islamique: il construisit comme il le pouvait deux édifices





baroques surmontés d'un minaret. Ce sont aujourd'hui encore les deux principales mosquées de la vieille ville et leur style ne semble déranger personne.

4

Les Tatars peignent leurs maisons de couleurs saturées et dessinent des soleils sur toutes leurs portes. Les tulipes sont leurs fleurs emblématiques. C'est, me dit-on, parce qu'elles offrent les premières taches vives dans la pâleur sale de la fonte printanière. Qui sont-ils? Ce ne sont pas les Mongols au visage de pleine Lune de *Michel Strogoff*. Les Tatars de Kazan ont les yeux clairs et descendent des Bulgares de la Volga, dont une branche a migré en Europe, vers l'actuelle Bulgarie. Leurs princes avaient adopté l'Islam vers l'an 900, peu avant que Vladimir fils de Sviatislav, grand-prince de la Rous' de Kiev, se fasse baptiser et christianise les Russes. À côté d'eux vivent les Tchouvaches, les Oudmourtes, les Bachkirs, les Tchérémisses, ou Finnois de la Volga, sans

oublier les mythiques Khazars et leur grand royaume perdu — toute une ethnologie vivante, caucasienne, et pourtant soustraite à nos yeux et à notre conscience, comme si la Volga formait un deuxième barrage entre l'Europe et l'empire eurasiatique, bien plus épais et plus ancien que le rideau de Fer.

5

Lorsque les notables russes du cru écrivirent à Catherine pour se plaindre de la hauteur des minarets que les Tatars édifiaient sur leurs mosquées, elle leur aurait répondu: «Je suis en charge des affaires terrestres. Ce qu'ils fabriquent dans le ciel ne me concerne pas.» Cette faveur, ou cette indifférence, des empereurs, se reflète dans la silhouette insolite de la ville où les minarets alternent sans dissonance avec les clochers des églises et les coupoles des monastères. Des siècles durant, l'orthodoxie a eu la haute main. Mais depuis 2005, avec l'aide de la Fédération, une haute mosquée de marbre et de turquoise

domine le kremlin(1) de Kazan. Quoi qu'on puisse penser du symbole, il faut admettre que l'architecture est réussie.

Certains édifices de la ville auraient fait la joie de Sir Roger Scruton, le grand défenseur de l'esthétique traditionnelle face à l'aliénation moderne. Ainsi la splendide gare en brique rouge ou le ministère de l'Agriculture, imposant temple néoclassique, qu'on prend pour un palais du XVIIIe siècle... jusqu'au moment où l'on aperçoit sa coupole futuriste. Pour le reste, Kazan, comme la plupart des villes de tradition islamique, peine à harmoniser son style avec l'ère industrielle. Le raccord opéré par la période soviétique a légué un archipel de verrues en béton armé qu'aucun explosif ne semble pouvoir ébranler. C'est ce que les amateurs appellent une architecture *brutaliste*. On se console comme on peut.

6

On a pourtant mis les moyens pour faire de cet avant-poste une

métropole. Le millénaire de la Russie, l'Universiade de 2013 ont amené une pluie d'argent et de constructions. Même durant les sombres années 1990, on a réussi à bâtir un quartier d'immeubles neuf. Des ruelles jadis insalubres sont devenues le quartier chic où il faut avoir pied à terre. Dans les rues commerçantes, les boutiques de luxe affichent des prix vertigineux. Pourtant, il suffit de s'asseoir à une terrasse, de humer l'atmosphère des restaurants pour sentir l'air compassé des préfectures. L'esprit des lieux flotte ailleurs.

7

Sur la rive droite de la rivière Kazanka, du côté des nouveaux quartiers, se dresse le plus étrange édifice de la ville. De loin, on pense à une coupe ou à un chaudron posé sur un socle. C'est bien de cela qu'il s'agit. Le monument en béton et en bronze rappelle l'origine du nom: *kazan* signifie «chaudron» dans les langues turques. Plus insolite encore est sa fonction. Les locaux l'appellent la



«maison du bonheur». C'est le palais des mariages, d'ailleurs nous voyons des mariées en robes blanches sortir des voitures tout autour. L'on vient ici se marier indépendamment de toutes les coutumes traditionnelles, islamiques ou orthodoxes. Le sanctuaire laïc — ou faudrait-il plutôt dire païen? — est gardé par quatre bêtes mythologiques: *Ak Bars*, le léopard des neiges, symbole du Tatarstan, et *Zilant*, le serpent ailé, protecteur de la ville de Kazan — avec leurs femelles, chacune abritant un petit.

On est un peu déconcerté par tant d'attention et de cérémonie accordées ici au rite matrimonial. Les institutions religieuses et l'état civil ne suffisaient-ils pas? Cela étonne moins lorsqu'on se met à observer l'omniprésence de ce dragon volant, jusque sur les dallages des rues. En bon français: Kazan est la ville de la Vouivre. La Vouivre qui, entre autres, canalise l'énergie sexuelle. C'est comme si, pour faire cohabiter en paix ces deux civilisations antagonistes, le christianisme orthodoxe et l'islam, on avait eu besoin d'introduire une puissance tierce, transformer la dualité en relation trinitaire. Comme par hasard, la salle de concert construite dans les années 1960 au pied du kremlin est une parfaite pyramide. De fait, c'est le sentiment qu'on éprouve ici, d'être

à la fois *très* en Russie et de ne pas y être du tout. Ni la croix, ni le croissant ne peut revendiquer cette ville. Son obédience est plus primitive.

CODA

La steppe chamanique n'est pas loin et la Vouivre draine des forces telluriques antérieures à toute religion. Sous son aile, les oppositions spirituelles et culturelles s'immobilisent et s'amortissent. Entre mémoire historique et légende, la frontière se brouille. J'ai entendu à Kazan des contes merveilleux qui à eux seuls mériteraient un livre. Mais il me semble surtout avoir entrevu ici le secret de l'empire des Tsars et de la civilisation russe: amortir la dualité par la trinité et remplacer la logique binaire par le principe — si difficile à admettre en Occident — du *tiers non exclu*.

- Illustrations: la gare de Kazan; la mosquée de Koul Charif et les églises du centre ville; la tour (très) penchée de Syouyoumbiké et son portail astrologique du Jour et de la Nuit; la Vouivre partout, sur les plaques d'égouts comme devant la «maison du bonheur».

NOTE

1. Comme on le sait, il y un *kremlin* — ou forteresse — dans toutes les villes fortes de Russie.



ENFUMAGES par Eric Werner

Rester dans le coup

LES MILITARISTES ESTAMPILLÉS ET AUTRES TRAÎNEURS DE SABRE À L'ANCIENNE NE DÉCLENCHENT QUE RAREMENT DES GUERRES PAR ACCIDENT. MAIS ON NE SAURAIT EN DIRE AUTANT DES PACIFISTES QUAND ILS VIRENT AU BELLICISME.

Nous l'avons relevé dans une précédente chronique, ce qu'il y a de très étrange dans la situation actuelle, c'est l'absence totale de mouvement antiguerre en Europe, alors même qu'un risque de guerre généralisée se dessine de plus en plus à l'horizon. On pourrait l'expliquer par le fait que les gens n'attendent que ça: non seulement ils ne sont pas *contre*, mais ils sont *pour*. C'est une interprétation possible. Cela étant, je ne peux pas imaginer que la population dans son ensemble *veille* à proprement parler la guerre: la population dans son ensemble, non. Simplement, les *spin doctors* et leurs courroies de

transmission dans les médias officiels ont bien fait leur travail. Les gens ont perdu tout esprit critique, ils sont également prêts à tout subir.

Il y a quelques décennies encore, de grandes foules participaient à des marches contre l'armement nucléaire: c'était le cas notamment en Allemagne, mais aussi en Suisse. Cela se passait habituellement à Pâques. Elles ratissaient large, en particulier à gauche. Les églises étaient également très mobilisées, en particulier l'Église protestante. Or, de telles marches ne sont plus organisées depuis longtemps. Non seulement il n'y a plus de pacifistes

en Europe, mais les anciens pacifistes ou leurs héritiers présumés se relayent au micro des radios officielles pour en appeler à plus de sanctions encore contre la Russie, en même temps que pour un accroissement des livraisons d'armes à l'Ukraine. Ils n'en sont pas encore à organiser des marches pacifiques pour l'élargissement à l'est de l'OTAN, mais ils comprendraient mal qu'on en organise, en sens inverse, pour le dénoncer. Personne d'ailleurs ne le fait. Tout le monde le trouve au contraire pleinement légitime, et même indiqué.

LA GUERRE DES PACIFISTES

C'est le nouveau militarisme occidental. On le voit par exemple avec la ministre Baerbock en Allemagne, qui s'emmêle en permanence les pinceaux dans ses déclarations. Elle a vraiment le profil de quelqu'un qui pourrait déclencher une guerre sans le faire exprès, un peu comme quand on renverse un verre sur la table au cours d'une conversation un peu animée. Les militaristes estampillés et autres traîneurs de sabre à l'ancienne ne déclenchent que rarement des guerres par accident. Mais on ne saurait en dire autant des pacifistes quand ils virent au bellicisme. Eux, me semble-t-il, en seraient tout à fait capables. Si, ce qu'à Dieu ne plaise,

une guerre nucléaire éclatait demain en Europe, on le devrait en grande partie aux Verts allemands et à leurs pareils. Ce serait la guerre des pacifistes.

Mais il faut approfondir encore la réflexion. Beaucoup croient que la gauche est par principe antiguerre, et la droite proguerre. C'est évidemment plus compliqué. Aux États-Unis, les gouvernants actuels qui poussent à la guerre (en Europe) se rattachent au courant néoconservateur qui, comme son nom ne l'indique pas, est plutôt un courant de gauche que de droite. Les néoconservateurs sont en fait d'anciens trotskystes recyclés dans la défense inconditionnelle et le renforcement de l'Empire américain. Aujourd'hui encore, leur filiation trotskyste se reconnaît à leur cynisme en même temps qu'à la brutalité de leurs méthodes. En règle générale, ils jouent cartes sur table. La sous-secrétaire d'État Victoria Nuland ne se vantait-elle pas, en 2013, (quelques mois, donc, avant le coup d'État de Maïdan), d'avoir dépensé cinq milliards de dollars pour atteindre divers objectifs en Ukraine, sans il est vrai préciser lesquels? C'est elle aussi qui avait dit un jour au téléphone qu'elle niquait l'Union européenne («*fuck the EU*»). Le téléphone était malheureusement sur écoute.

Le magazine de l'Antipresse est un hebdomadaire de réflexion et de divertissement multiformats.

Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 202, 1950 Sion, Suisse.

Rédacteur en chef: Slobodan Despot. Direction stratégique: Yulia Baburina.

Abonnement: [via le site ANTIPRESSE.NET](http://via.le.site.ANTIPRESSE.NET).

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

En ce sens, les Verts allemands sont proches cousins des néoconservateurs américains: sauf, bien sûr, que les néoconservateurs américains n'ont jamais été pacifistes. Baerbock s'entend, paraît-il, très bien avec Nuland. C'est le contraire qui surprendrait. Les deux dérapent assez souvent dans leurs déclarations respectives, ce qui fait sans doute qu'elles se comprennent bien l'une l'autre.

On pourrait prendre le problème sous un autre angle encore. Il y aurait lieu de distinguer entre l'idéologie pacifiste proprement dite, d'une part, et ce qu'on pourrait appeler le pacifisme utilitaire de l'autre. L'idéologie pacifiste est née dans l'entre-deux-guerres, en réaction aux horreurs de la Première Guerre mondiale, avec, en France, des penseurs comme Alain (*Mars ou la guerre jugée*), ou en Suisse le mathématicien Pierre Cérésolle (1879–1945)(1), le théologien Léonard Ragaz (1868–1945), etc. L'idéologie pacifiste n'a pas survécu en France à la Deuxième Guerre mondiale, mais en Suisse elle a continué d'alimenter le débat public jusque dans les années 80. C'est elle, en particulier, qui a nourri les campagnes d'opposition à l'acquisition d'armes nucléaires par la Suisse dans les années 60 et 70. Les pacifistes se réclamaient de l'exemple de Gandhi, voire, en remontant plus haut encore dans le temps, de l'Évangile des Béatitudes: «Quelqu'un te gifle sur la joue droite, tends-lui aussi l'autre», etc., texte qu'on peut d'ailleurs comprendre de diverses

manières. Ce n'est pas forcément un texte pacifiste(2). Mais peu importe. À défaut de pouvoir se revendiquer de l'Évangile, les pacifistes peuvent se revendiquer de Kant: «Fais ce que dois adviene que pourra». Dans ses célèbres conférences sur le Savant et le Politique(3), Max Weber oppose la morale de la conviction à la morale de la responsabilité. Très clairement, l'idéologie pacifiste relève de la première. Elle participe d'une vision idéaliste de la politique, vision en elle-même tout à fait respectable, quoique, il faut le dire, assez largement déconnectée de la réalité.

Mais pas complètement non plus quand même. Sur un point au moins les pacifistes voyaient juste: sur les risques liés à la bombe atomique. Là, très clairement, ils disaient la réalité. Il est significatif que plus personne, aujourd'hui, ne la *dise*, cette réalité. On n'est pas exactement dans le déni, mais c'est comme si elle n'existait pas.

LE SOUCI PREMIER DE LA GAUCHE

À côté de cela il y a le pacifisme que j'appelle utilitaire. J'entends par là le pacifisme qu'on invoque parce qu'il est commode de l'invoquer, au sens où il aide à faire avaler au public toutes sortes de choses qu'on aurait peine autrement à lui faire avaler: à l'époque de la guerre froide, par exemple, une certaine complaisance à l'endroit du communisme. *Larvatus prodeo*, je m'avance masqué. Je n'ose pas dire ouvertement que le communisme me plaît. Mais je me proclame pacifiste, ce qui passe

déjà mieux. Le pacifisme n'est pas ici la fin, mais le moyen. C'est ainsi, personnellement, que j'interpréteraient le ralliement de la gauche et de l'extrême gauche aux campagnes antinucléaires des années 60 et 70 en Suisse et en Allemagne. Il faut resituer ces prises de position dans le contexte des rapports de force de ces années-là. La gauche et l'extrême gauche lorgnaient à l'époque vers l'Est, parce que l'Est passait pour être plus ou moins «à gauche» (nonobstant le goulag). L'Est, c'était le progrès. Aujourd'hui la situation s'est inversée. L'Est passe pour être à droite, et ce sont au contraire les Américains qui passent pour être à gauche (avec le mariage pour tous, l'idéologie Woke, le féminisme intersectionnel, etc.). En plus, hormis Guantanamo et les prisons secrètes de la CIA, il n'y a pas de goulag. Comment, dans ces conditions, pourrait-on être *contre* l'élargissement à l'est de l'OTAN?

Du pacifisme utilitaire, on est donc passé au bellicisme utilitaire. On ne dira pas que la gauche n'a rien à faire de la guerre et de la paix. Ce serait

aller trop loin. Mais on ne dira pas non plus que c'est ce qui la préoccupe le plus. Quel est son souci premier? Clairement, être au rendez-vous de l'histoire, ne pas rater le train de l'histoire, et si possible voyager en première classe. Si cela doit passer par l'élargissement à l'est de l'OTAN, on sera naturellement pour. Or les mêmes, il n'y a pas si longtemps encore, participaient à des marches «antinuke» à travers l'Europe. «Plutôt rouge que mort» (*besser rot als tot*), disaient-ils aussi. On n'aura pas ici la naïveté de s'en indigner. Hier, c'était la paix qui avait leur faveur, aujourd'hui la guerre. Mais l'objectif, en fin de compte, reste toujours le même: être au rendez-vous.

NOTES

1. Il créa en 1920 le Service civil international. On lira avec intérêt certaines pages de son Journal (*Vivre sa vérité. Carnets de route*, La Baconnière, 1949).
2. On renvoie à la belle interprétation qu'en a donnée la psychanalyste Marie Balmory dans *Le sacrifice interdit* (Grasset, 1986, pp. 185-186).
3. Max Weber, *Le savant et le politique*, éd. 10/18, préface de Raymond Aron.



PASSAGER CLANDESTIN: Ariane Bilheran

La Comédie-Française: en rire ou en pleurer?

S'IL EST UNE INSTITUTION CULTURELLE EN FRANCE, C'EST BIEN ELLE. SON PRESTIGE EST TEL QUE TOUS SES COUACS, SES DÉRIVES ET SES FAUTES DE GOÛT PASSENT AUPRÈS DU PUBLIC PARISIEN POUR DES VÉTILLES OU DES ÉGAREMENTS MOMENTANÉS. ARIANE BILHERAN OSE ICI LIVRER UN PORTRAIT SANS FARD DE LA MAISON DE MOLIÈRE EN MAQUERELLE DE LA NOUVELLE PROSTITUTION IDÉOLOGIQUE.

Étant de passage en France au printemps, et en particulier à Paris où j'évite d'ordinaire de me rendre, j'en ai profité pour emmener mon fils à la Comédie-Française, voir respectivement deux pièces, *Médée* d'Euripide, et *L'Avare* de Molière.

Conduire les enfants, dès qu'ils ont passé l'âge de raison, à la Comédie-Française, est une tradition familiale. Je me souviens de mon enfance où ma grand-mère, feu Andrée Girolami-Boulinier, qui avait créé l'orthophonie en France aux côtés de Suzanne Borel et avait enseigné

cette discipline naissante à la Faculté de médecine Pitié-Salpêtrière, se faisait un devoir de me transmettre la culture classique, aux côtés de son amie Jacqueline de Romilly.

Un jour, mamie Andrée avait elle-même interrompu la représentation de *Phèdre*, car décidément le premier rôle était très mauvais. Elle, qui connaissait la pièce par cœur, s'était levée en sursaut de son siège au premier rang, pour réciter le fameux monologue d'un coffre contrastant avec sa taille minuscule, délivrant

un spectacle des plus savoureux à la salle:

*«Mon mal vient de plus loin. À peine
au fils d'Égée
Sous les lois de l'hymen je m'étais
engagée,
Mon repos, mon bonheur semblait
s'être affermi,
Athènes me montra mon superbe
ennemi.
Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue;
Un trouble s'éleva dans mon âme
éperdue;
Mes yeux ne voyaient plus, je ne
pouvais parler;
Je sentis tout mon corps et transir
et brûler...»*

Je ne saurais vous décrire le mélange de mes émotions à cet instant précis, entre la honte du scandale et la vérité révélée. Je me souviens néanmoins de ce que, à l'entracte, de nombreux spectateurs étaient venus remercier Mamie Andrée.

La Comédie-Française, salle Richelieu, est une institution. Un garde-fou, un garant, un rempart, le dragon censé conserver scrupuleusement le trésor de la tradition et du théâtre classique. Fondée le 21 octobre 1680, par ordonnance royale de Louis XIV et résidant depuis 1799 salle Richelieu au cœur du Palais-Royal dans le 1^{er} arrondissement de Paris, elle accueille une troupe de Comédiens-Français permanents, d'un haut niveau d'excellence. Mort depuis sept ans lorsque la troupe est créée, Molière est considéré comme le patron de l'institution, surnommée «La Maison de Molière». Aussi, aller voir

un Molière à la Comédie-Française est un acte de foi, un rituel sacré des amoureux de la littérature. Le fauteuil dans lequel Molière entra en agonie lors d'une représentation du *Malade imaginaire* est d'ailleurs toujours exposé au fond de la galerie des bustes.

Notons tout de même qu'après avoir joué sans interruption des pièces de théâtre classiques, et en particulier Molière, Racine et Corneille, la Comédie-Française fut interdite de représentation, durant la Révolution, fermée par ordre du Comité de salut public. Les comédiens furent emprisonnés. La troupe fut reconstituée le 31 mai 1799 dans la salle Richelieu, conçue par l'architecte Victor Louis. Cette fermeture historique des représentations ne s'est pas reproduite jusqu'aux périodes de confinement des années 2020 et 2021. La Comédie-Française dispose aussi d'un fonds de livres, documents, manuscrits, tableaux, sculptures, dessins et objets d'art. Cet ensemble, fort important (dont 360 tableaux et 270 sculptures), est conservé par la bibliothèque-musée de la Comédie-Française, et ne se visite pas.

J'étais donc, conformément à la tradition, habituée à ce que le défi des comédiens à la Comédie-Française fût d'être le meilleur interprète, au milieu de décors et de codifications rigides, lesquelles, parce que précisément il n'est pas vraiment question de les modifier, permettent d'extraire l'essence du Comédien: l'art de l'interprétation dans le jeu d'acteur.

Plus les règles sont rigides, plus la partition, le texte dramaturgique et la mise en scène classique sont respectés à la lettre, plus le spectateur est en mesure d'extraire la pureté de l'art de l'interprétation. Rien n'est alors fait pour le divertir de cette quête de l'esprit incarné dans le jeu des acteurs. Cet esprit est atemporel; c'est la raison pour laquelle il n'y a à mon sens rien de plus stupide que de chercher à tout prix à «moderniser» les pièces de théâtre classiques. Le caractère atemporel des caractères ou des défis tragiques humains perdure malgré les époques, et rien de mieux que de les laisser précisément dans l'époque de leur dramaturge, pour en saisir, avec distance, le concentré, l'essence, à la manière de ce qui reste d'une plante dans une huile essentielle.

MÉDÉE

Nous avons assisté tout d'abord à *Médée*. Je me méfie des reprises des classiques grecs; les metteurs en scène en général aiment beaucoup improviser ce qu'ils ignorent de l'époque; j'avais déjà eu dans le passé la «chance» d'assister à des représentations pour le moins surprenantes, en particulier d'*Antigone*. Avec *Médée*, nous vivons la tragédie de l'orgueil blessé, de la passion amoureuse qui se venge, jusqu'à l'infanticide. La pièce de théâtre, écrite par Euripide, date du Ve siècle avant J.-C. D'emblée, le décor est curieux: un fond de linge épingle à des fils de style napolitain, mais les vêtements sont modernes. Les deux acteurs principaux sont

noirs, et sans doute les meilleurs de toute la troupe, leur jeu est assez exceptionnel, en particulier le premier rôle, où la folie et la possession sont incarnées à la presque perfection. Jusque-là, je me suis dit: pourquoi pas? Médée, l'étrangère, est représentée comme noire. Mais ensuite, cela se gâte rapidement. Les héros mythologiques virils, des guerriers ayant accompli des exploits tels que la conquête de la Toison d'or, sont joués par des femmes. Jason et Médée. Les spectateurs ont même eu le bonheur de contempler Jason(e) enlevant sa chemise et d'entrevoir ses seins. On sent imperceptiblement qu'il faut respecter les quotas idéologiques actuels. Je m'assure de relire le programme: le spectacle est bien ouvert aux enfants à partir de l'âge de sept ans. Au cours de la pièce, Aphrodite la déesse embrasse Médée à deux reprises sur la bouche, d'un baiser langoureux. Quel est le sens d'une telle scène? Puis, au moment de tuer ses enfants, représentés par des ballons en plastique noir (mais que font les écolos bobos?), Médée est prise d'un orgasme qu'elle nous fait vivre en direct et sans filtre.

Le chœur antique se lamente enfin sur la malédiction d'avoir des enfants: cela peut conduire une mère à les tuer, telle Médée, ou tout simplement, c'est une cause d'angoisse et de souci pour le reste de sa vie, par l'éternelle préoccupation que l'on aura de leur sort.

En reconstituant tout cela, je me demande si je n'ai pas rêvé. J'éprouve un sentiment indescrip-

tible que je qualifierais de «honte de civilisation». Mon fils me demande pourquoi ce sont des femmes qui jouent le rôle des hommes. Pourquoi il a vu les seins de l'actrice. Pourquoi Aphrodite n'est venue que pour embrasser Médée sur la bouche. J'écoute le public: il râle sur le niveau de langage, qui n'est pas à la hauteur du style tragique.

Je ressors, avec l'amère sensation que la Comédie-Française, c'est terminé. Je garde tout de même l'espoir que le répertoire de Molière n'aura pas, lui, subi autant de «modernisation».



Jason et Médée. Extrait du livret pour les adultes

L'AVARE

Molière et la Comédie-Française, c'est une histoire d'amour scellée dans le temps. Molière est né

le 15 janvier 1622, sous le nom de Jean-Baptiste Poquelin. Son père est tapissier. Sa mère meurt lorsqu'il a dix ans. Le 24 octobre 1658, Molière joue pour la première fois devant Louis XIV, au Palais du Petit-Bourbon, au sud-est de la Cour Carrée du Louvre, rue de Rivoli. La représentation de la comédie *Le docteur amoureux* est un succès, et Molière atteint son apogée: il fait rire le Roi Soleil. La troupe est prise en charge. Le Roi Soleil se lie d'amitié avec Molière, et lui demande d'être le parrain de son fils, prénommé Louis. Molière meurt le 17 février 1673, à 51 ans. Depuis, son œuvre est jouée chaque année à la Comédie-Française, religieusement.

Ma seconde initiation au «renouveau théâtral» à la Comédie-Française eut lieu en juin 2023, avec *L'Avare*. J'étais emplie d'une crainte légère, mais me disais «oh non, tout de même, ils n'oseront pas». Le premier rôle est tenu magistralement par Laurent Stocker; comme pour *Médée*, les acteurs ne démeritent pas. Mais quelle stupeur de découvrir que la pièce de théâtre est totalement réinventée, à l'aune du XXe siècle et du «progrès»: espadrilles, piscine, terrain de golf, villa sur les bords d'un lac en Suisse... Harpagon est devenu un banquier suisse! Un petit livret est distribué spécialement aux enfants. On peut y apprendre à réaliser de la confiture de fraises, et des informations sur le lavage des perruques (qu'au demeurant les acteurs ne portent pas). Aucun contenu de fond sur le

théâtre, la comédie, la trajectoire de Molière. Le livret adulte n'est guère plus intéressant: un résumé du spectacle «dans la Suisse de l'après-Seconde Guerre mondiale», «dans une maison cossue au bord d'un lac». Le spectateur a tout de même le droit à une biographie sommaire de Molière. Évidemment, la place belle est donnée au metteur en scène («metteuse en scène»), au travers d'un entretien. Nous n'obtiendrons guère davantage de ce livret, sinon une série de photographies.

nu! Une autre actrice donne à voir à la salle son explicite entrejambe. Un semblant de *Basic Instinct*, l'érotisme en moins. Le personnage d'Anselme est grimé sous l'allure d'un ancien parrain de la mafia italienne; un commissaire de police noir enquête avec l'accent africain, et nous avons même le droit à un détecteur de métaux, anachronique. De la supposée piscine, les acteurs s'aspergent d'eau véritable. L'étau entre la figuration et le réel, entre le passé et le présent, se resserre, jusqu'à broyer

toute forme de correspondance symbolique saine pour l'esprit. Tout s'affaisse. Avec son corollaire: plus rien ne tient debout. Mon fils se demande bien pourquoi j'ai tant insisté pour qu'il assiste à une représentation de la Comédie-Française. Je me sens bête. La

vérité sort du regard des enfants. À la sortie de la représentation, nous avons contemplé durant plusieurs minutes la Seine, ce fleuve qui a traversé tant d'âges obscurs et de destructions culturelles. Je suis rentrée chez mon cousin qui m'a placidement dit, avec son accent corse: «tu sais, moi, c'est pour ça que je ne vais plus à rien, tu n'as que des mauvaises surprises.» Il



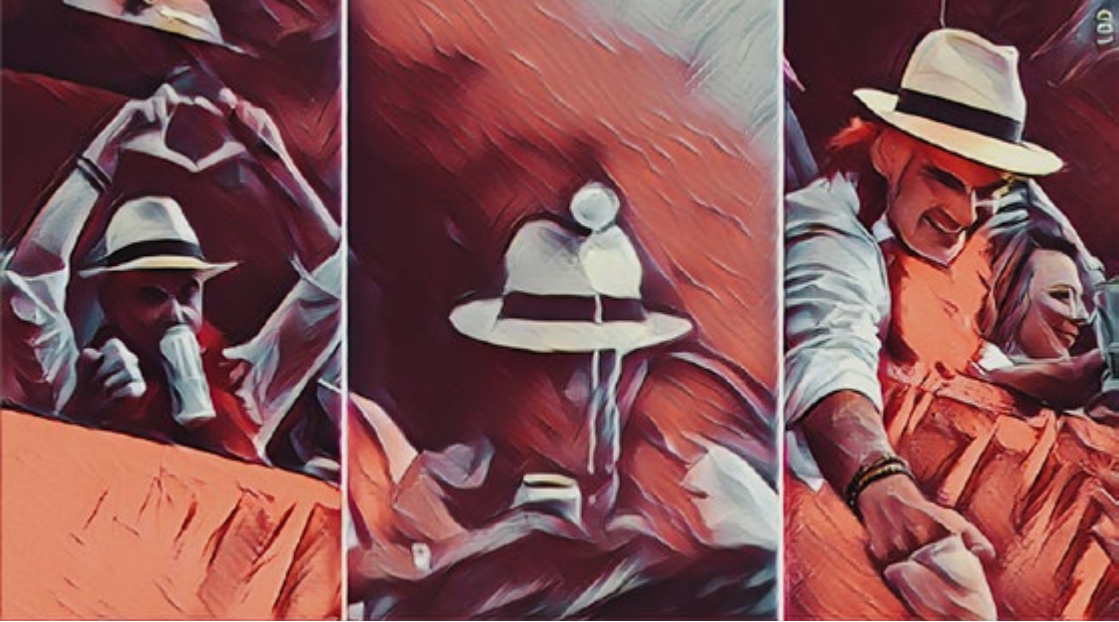
**Recette de la confiture de fraises.
Extrait du livret pour les enfants**

Le texte original est réécrit: les 10 000 écus sont devenus 350 000 euros, alors que, rappelons-le, la nouvelle scène se situe à la fin des années 1940. Nous assistons à quelques scènes étranges: l'un des acteurs baisse son pantalon et nous montre ses fesses, son cul

faut dire que nous venions de subir l'alerte météo de la mairie de Paris aux arènes de Lutèce: évacuation des enfants par la gendarmerie, sous grand ciel bleu, un dimanche après-midi... «La Mairie de Paris est responsable, on ne sait jamais, une branche d'arbre peut tomber sur un enfant. C'est de la *prévention*.» J'ai ensuite lu les critiques, globalement dithyrambiques: «léger, burlesque, machine folle, débridée et colorée», «un vent d'ivresse sur la salle Richelieu», «banquier zinzin chez les Helvétès», «réduit à sa plus simple expression comique», etc. Loin de partager cet enthousiasme, je me demande si nous ne parvenons pas au seuil d'une époque où Harpagon serait *de tous les humains l'humain le plus humain, le mortel de tous les mortels le moins dur et le moins serré*, une époque où prêter à taux d'intérêts outranciers serait l'apogée de la relation humaniste, sa manifestation la plus compassionnelle. Rappelons que Molière avait repris des scènes de la comédie de caractère, dans la lignée du grand Aristophane et de Plaute, avec un clin d'œil au grec ancien: ἀρπαγή / *harpagè* signifie au sens actif «rapacité» ou «avidité». Pour illustrer la dimension atemporelle de la pièce, et souligner le caractère de ce tempérament vorace, il aurait fallu précisément la laisser dans son époque. J'attendais du moins que la Comédie-Française préserve la tradition, qui permet

justement l'innovation sur d'autres scènes de théâtre. Dans la grande confusion actuelle, tout le monde se perd, et est perdu. Si *L'Avare* portait pour nom initial «l'école du mensonge», la pièce illustre aujourd'hui même l'institution qui l'accueille: «*simul et singulis*» est la devise de la Comédie-Française. Être ensemble et rester soi-même. Ce temps est révolu: *nous sommes désormais divisés et étrangers à nous-mêmes*. Et parce que nous sommes étrangers à nous-mêmes, nous avons perdu la mémoire de qui nous sommes, et oublié la nécessité de la retrouver et de l'entretenir. Avant que les textes classiques eux-mêmes ne soient remaniés par les idéologies totalitaires du moment (nous ne saurions d'ailleurs trop inciter les lecteurs à se procurer des livres classiques avant leur réécriture, et à les conserver précieusement), il nous reste à relire le *Misanthrope*: «Tous ces défauts humains nous donnent dans la vie/Des moyens d'exercer notre philosophie!» Oppressée par le sentiment d'une grande fatalité, je songe alors à cet aphorisme de Karl Kraus: «Le monde est une prison, où il vaut mieux occuper une cellule individuelle.»

- Ariane Bilheran, normalienne (Ulm), philosophe, psychologue clinicienne, docteur en psychopathologie. <http://arianebilheran.com>



LA POIRE D'ANGOISSE par Slobodan Despot

Monsieur le ministre s'éclate

L'EXEMPLAIRE DÉMOCRATIE SUISSE PRÉSENTE UNE PARTICULARITÉ ASSEZ CURIEUSE. LES MEMBRES DE L'EXÉCUTIF FÉDÉRAL, ÉLUS PAR LE PARLEMENT ET NON PAR LE PEUPLE, PEUVENT SE RETIRER AU MOMENT QUI LEUR PLAÎT, MÊME LE PLUS INOCCASIONNEL, SANS QUE PERSONNE N'EN PRENNE OMBRAGE. QU'ILS AIENT BRILLÉ OU CAFOUILLÉ DANS LEUR CHARGE, ILS SONT TOUJOURS FÉLICITÉS ET SOUVENT ATTENDUS PAR DES PLACARDS DORÉS. AINSI LE FRINGANT MINISTRE DE LA MALADIE QUI NOUS BOUCLA AU TEMPS DU COVID, ET QUI A VOULU LUI AUSSI, À LA VEILLE DE SA RETRAITE, MONTRER QU'IL «RESTE DANS LE COUP».

Après avoir placé le pays sous une loi d'exception sanitaire pour dix ans, imposé un confinement médiéval et médicalement injustifié sous l'impulsion d'une «task force» cooptée, opaque et désespérément incompétente dont les avis sont à l'épidémiologie ce que la danse de la pluie est à la météo, le socialiste Alain Berset, qui hors la politique n'a exercé aucun métier de sa vie, a décidé de se retirer des affaires avec la satisfaction d'un

travail bien accompli (mais lequel et pour le compte de qui?).

En guise de baroud d'honneur, et pour rappeler au peuple qu'il est toujours «dans le coup», M. Berset, qui aime passionnément se frotter à la jeunesse, a fait un tour à la *Street Parade* de Zurich, cigare dans une main, canette de bière dans l'autre. Même la presse de grand chemin a trouvé qu'il en faisait tout de même un peu trop. Comme l'écrit Alain Jeanneret:

«Berset et ses affaires romantiques étalées sur la place publique. Berset et l'exaltation juvénile de piloter un petit avion. Berset l'influenceur, ravi de se montrer sexy avec sa barbe et ses poils virils sur Instagram. Et maintenant Berset sur le podium d'une Love Mobile de la Street Parade, bière coincée dans la mâchoire pour pouvoir faire des cœurs avec les mains (!) avant de se prendre une canette sur la tête. Un dernier excès qui finit par dégouliner sur son Panama. Et sur sa réputation.»

Ce sont ses affaires privées, non? Notre gouverneur a bien le droit de s'éclater comme tout un chacun, comme le disait la belle Première ministre finlandaise Sanna Marin, harassée, des sanglots dans la voix, avant de disparaître dans les limbes de la politique jetable (voir «Le grand décrochage», AP353)? Bien sûr. Mais on a tout de même appris que le citoyen Berset pour aller s'éclater a emprunté un hélicoptère de l'armée — et pas la variante éco, carrément le Super Puma. Avait-il besoin de loger son équipe de gardes du corps? À ce stade, on peut tout de même se poser quelques questions sur la nature du système dans ce pays dont les dirigeants avaient traditionnellement horreur de la frime.

Peut-on d'ailleurs se limiter à

la Suisse? Entre les *nuits techno* finlandaises, les *parties* de Boris Johnson en plein confinement, les mascarades de Justin Trudeau et les séances de palpation transpirantes de M. Nécron®, on a l'impression que l'Occident entier est gouverné par une *rave party* d'où les bienheureux participants se contentent d'émerger parfois pour nous imposer quelques ukases liberticides...

POST-SCRIPTUM

Selon l'ATS, la manifestation aurait fait «six blessés graves» et, le lendemain, le sol de la plus chère ville du monde «était jonché de déchets, comme les années précédentes». Ces vétilles bien entendu ne relèvent aucunement des compétences du Département de la Santé. Ni d'aucun département, d'ailleurs. Ce sont les inévitables nuisances collatérales de l'éclate générale. D'ailleurs, pendant que l'opinion se divise sur les loisirs de M. Berset, elle oublie ses graves abus de pouvoir et la fausse science qu'il a nous imposée dans ses heures de travail salarié. C'est ce qu'on appelle de la bonne communication!

- Lire également: «De quoi Alain Berset est-il le nom? (Entretien avec Liliane Held-Khawam)», AP305 | 03/10/2021.

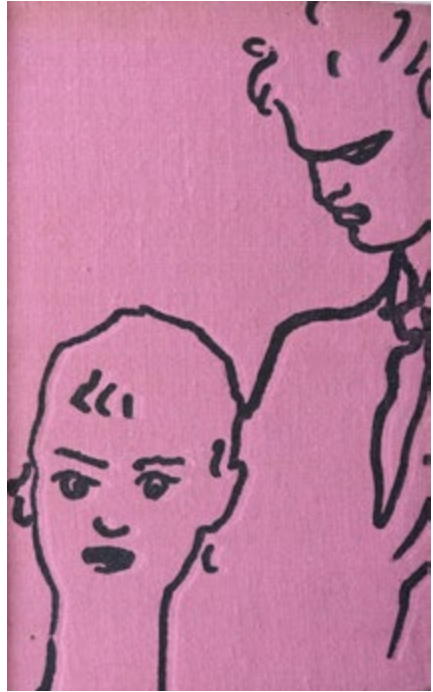
LISEZ-MOI ÇA! par Anne Demonet

«Le bal du comte d'Orgel» de Raymond Radiguet

RAYMOND RADIGUET, MORT À VINGT ANS, EST UN MÉTÉORE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE. IL A POURTANT LAISSÉ DEUX ROMANS D'UNE ÉTONNANTE MATURITÉ QUI ENVOÛTENT TANT PAR LEUR STYLE QUE PAR LEUR INTELLIGENCE PSYCHOLOGIQUE.

CE QU'IL APORTE

Est-il nécessaire d'utiliser un scalpel pour sonder les cœurs? Si certains le manient avec une grande efficacité, d'autres, comme Radiguet, ont recours à une petite épingle mouchetée. Dans ce roman très court, concentré sans être opaque, des gens chic découvrent l'existence des sentiments, et des leurs en particulier. Ils vacillent, chacun à son tour, dans un orage que l'auteur nous raconte comme si c'était un épisode pluvieux ordinaire. C'est le jeune François qui, par son amour pour Mahaut d'Orgel, déclenche des confrontations en cascade. Des confrontations avec soi-même et la possibilité de l'amour, voire son existence. «Le comte d'Orgel naissait à un sentiment nouveau. Il avait toujours évité l'amour comme une chose trop exclusive. Pour aimer il faut du loisir, et les frivolités l'acaparèrent.» Derrière tous ces jolis paradoxes, l'auteur ne cache pas que le philtre a été bu. Même la très conventionnelle mère du jeune François aura sa part, et Radiguet évoque très finement ce personnage incrédule devant les élans affectueux de son fils.



CE QU'IL EN RESTE

On retient le travail d'une langue un soupçon trop brillante, qu'on admire comme la performance d'un danseur qui réussit plusieurs pas difficiles sans tomber. Il est assorti au monde dans lequel ces personnages évoluent. Les codes

sont les mêmes que ceux décrits par Proust, mais l'époque est différente, et Radiguet plus... concis! Le roman n'est pas pour autant un défilé de mondains superficiels. C'est un milieu, un décor. Ce n'est pas non plus une critique sociale. Mais, avec élégance, et le respect de ses personnages, le très jeune Radiguet décrit des sentiments authentiques aux prises avec ce code mondain qui brouille les échanges entre les êtres. Ici, tout le monde applique les règles d'une courtoisie bien apprise, ce qui permet de vivre une tragédie presque sans s'en apercevoir. Dans d'autres milieux, d'autres codes s'ap-

pliquent, mais les vacillements sont les mêmes.

À QUI L'ADMINISTRER?

Dans la tradition du trio amoureux, Radiguet propose sa version. Elle étonne par son «déalage», dirait-on aujourd'hui, comme une peinture qui sortirait un peu de son cadre, pour effleurer l'abstraction. Les amateurs des «Années folles» apprécieront!

- Raymond Radiguet, *Le Bal du comte d'Orgel* (précédé du *Diable au corps*), Les Cahiers Rouges, Grasset. (Illustration: reliure de l'édition illustrée par Cocteau.)



L'ANTIPRESSE EST UNE CHRONIQUE
DE LA VIE HUMAINE AU TEMPS DES ROBOTS,
100 % ANIMÉE PAR L'INTELLIGENCE NATURELLE.
DÉJÀ 403 SEMAINES. PLUTÔT RASSURANT, NON?

TURBULENCES

MARQUE-PAGES · La semaine du 13 au 19 août 2023

LES INCONTOURNABLES DE LA SEMAINE SÉLECTIONNÉS PAR SLOBODAN DESPOT

Franc-parler. Le président biélorusse est connu pour sa franchise assez rude. On lui reconnaît également la vertu de dire assez rarement des contrevérités. Cette semaine, il a accordé une interview à une journaliste ukrainienne qui avait tout d'une douche froide. Voici les principaux constats et pronostics, adressés aussi bien à ses malheureux voisins qu'à l'Occident:

- * La contre-offensive ratée a coûté 45 000 morts et blessés à l'Ukraine, dans un rapport de pertes de 8 contre 1 en faveur des Russes.
- * La Russie a 250 000 hommes en réserve avec du matériel de pointe: l'Ukraine sera écrasée.
- * Les Polonais se frottent les mains. Poussés par les Américains, ils vont occuper les régions occidentales de l'Ukraine...

Un dernier conseil aux Ukrainiens sonne presque paternel: «Vous devez retrouver votre tête et agir en fonction de la réalité. Agissez dans l'intérêt de ce grand et beau territoire.»

La question cruciale. «Avez-vous accepté le vaccin par conviction ou par contrainte?» C'est la question que le philosophe Alexis Haupt a posée à un certain nombre de ses concitoyens. Il publie leurs témoignages sous forme de recueil. Où l'on voit que la limite entre «acte volontaire» et «contrainte» est extrêmement difficile à démêler. Et que l'État de droit, depuis 2020, n'est plus qu'un souvenir... Un document à garder sur l'ère dystopique que nous vivons.

«Je ne cherche pas ici à dire que le produit n'a pas marché ou qu'il a occasionné des effets indésirables à des personnes qui n'étaient pas à risque, je dis simplement qu'au niveau éthique, contraindre les gens à s'injecter un produit nouveau dans le sang, et je ne parle pas ici spécifiquement du vaccin-covid mais en général, est un acte répréhensible de la plus haute gravité.»

Pur hasard. Encore un fait divers regrettable sans aucun rapport avec l'actualité précédente. Sur un vol reliant Miami à Santiago du Chili, le pilote s'est senti mal, il est allé aux toilettes et... il est mort sans prévenir. Le personnel de bord n'a pas pu le réanimer, faute de matériel adéquat. C'est fou ce que les morsures de vipères tuent ces derniers temps, comme aurait dit le génial Gotlib.

Bioguerre. Le général Kirillov est le chef de la protection nucléaire, chimique et biologique russe. Lors d'une interview donnée au canal Zvezda, il affirme sans ambage que les laboratoires biologiques américains ont une fonction militaire.

«Ils (les États-Unis) ont une politique de contrôle biologique mondial. Ils ont compris qu'en créant des crises biologiques artificielles, ils peuvent dominer le monde.»

Il note aussi que les pharmas américaines se sont enrichies grâce à la diffusion du SARS-CoV-2, et que les dégâts causés par la pandémie seraient «des dizaines de fois plus importants» que les conséquences de la Seconde Guerre mondiale.

En guise de rappel, notre spécialiste des armes de destruction massive, le Dr Patrick Barriot, nous mettait en garde depuis longtemps déjà que l'atome est «has been» et que la IIIe Guerre mondiale serait biologique. Voir: «Laboratoires US

en Ukraine: entre propagande et réalité», AP330.

Jésuitisme à la suédoise. Cette perle de 2022 méritait de ne pas finir aux oubliettes, mais de figurer dans la grande Encyclopédie de la Manipulation. Dans une interview au Times, Le chef de l'Agence de défense psychologique suédoise (eh oui, ça existe!), Henrik Landerholm, a déclaré ceci:

«Une bonne désinformation n'est en fait pas fausse. Une bonne désinformation est fondamentalement vraie et seulement quelque peu modifiée.»

Il disait cela dans le cadre de la «lutte contre la désinformation russe» qui, elle-

même, comme on l'a vu, produit une quantité considérable de désinformation. Mais voilà: comme il y a de bons et de mauvais chasseurs, il y a une bonne et une mauvaise désinformation. Cela ne dépend pas de son contenu, en somme, mais de l'intention morale qui la motive. Faites-nous confiance, bons citoyens! Et rappelez-vous que tout cela se ramène au fameux dialogue des deux bolcheviks, que nous citons souvent:

«Camarade, ton affirmation est factuellement erronée.

— Certes, camarade, mais elle est politiquement correcte!»

Pain de méninges

CE CULTE TRÈS FRANÇAIS DE L'ETAT

Il me paraît très difficile de pouvoir qualifier d'institutions libres la mécanique plus ou moins compliquée que l'on superpose à une société comme la nôtre pour la faire mouvoir. Un peuple qui, avec la République, le gouvernement représentatif ou l'Empire, conservera toujours pieusement un amour immodéré pour l'intervention de l'Etat en toutes ses affaires, pour la gendarmerie, pour l'obéissance passive au collecteur, au voyer, à l'ingénieur, qui ne comprend plus l'administration municipale, et pour qui la centralisation absolue et sans réplique est le dernier mot du bien, ce peuple-là, non seulement n'aura jamais d'institutions libres, mais ne comprendra même jamais ce que c'est. Au fond, il aura toujours le même gouvernement sous différents noms, et puisqu'il faut qu'il en soit ainsi, mieux vaut que ce gouvernement, toujours le même en principe, soit, dans la pratique, aussi simple que possible.

— Arthur de Gobineau, lettre de Téhéran adressée à Tocqueville, 29 novembre 1856.

NO DIRECTION HOME

PAR PATRICK GILLIÉRON LOPRENO

